

Voix de passage



MONICA NUNES

SCÈNE

Spectacle hybride, *L'Ailleurs de l'autre* offre une ode chorale à la diversité culturelle et à la transmission orale.

≡ Jérôme Provençal

L'Ailleurs de l'autre, 4 mai, salle Ravel, Levallois-Perret ; 10 et 11 octobre, Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines ; 23 octobre, Théâtre des Quatre-Saisons, Gradignan.

(2) Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale.

être mutuel, et l'argent ne donne aucun droit. Lors d'un colloque sur la résidence photographique en France, le commissaire d'exposition François Cheval disait qu'avoir BMW comme partenaire impose un choix de photographes. Et ça, pour nous, ce n'est pas envisageable.

Avec de très grands noms et des nouveaux, chaque édition d'ImageSingulières est à la fois riche et cohérente. Comment se fait la programmation ?

De façon erratique ! Souvent, je m'emballe pour un projet puis me demande comment construire autour. Cette année, je suis parti du travail du Chilien Mauricio Toro Goya et j'ai trouvé des contrepoints. C'est un peu du pointillisme, sans règle ni thématique, jusqu'à sentir une harmonie.

Un autre exemple : je ne voulais pas parler de Mai 68, mais notre soirée d'ouverture tombe à la date anniversaire d'une nuit d'émeutes. J'ai cherché la contre-allée. Sur le sujet, il n'y a pas cinquante fonds : celui de Claude Raimond-Dityvon a été bien essoré, et celui de Gilles Caron n'est pas une tuerie totale. Alors nous avons choisi le Fonds France-Soir/BHVP/Roger-Viollet, constitué de 40 000 images réalisées par une vingtaine de photographes. Tous n'étaient pas des poètes de la photo, mais leur travail est direct, frontal... Ça tabasse à tour de bras : des garçons, des filles, des vieux. Cette violence interpelle, même si nous avons enlevé les clichés les plus durs.

Nous avons aussi toutes les unes de *France-Soir*, les affiches de Mai 68, des sons pris au cours des manifestations et deux petits films, *La Reprise du travail aux usines Wonder* et *Sergent Mykono*. L'ensemble permet de mieux comprendre ce qui s'est passé pendant Mai 68, comment politiques et syndicats ont tué la part utopique du mouvement.

À chaque édition, Sète fait l'objet d'une résidence photographique. Et le festival occupe de multiples lieux de la ville, doit parfois en déménager. Sète et ImageSingulières ont des liens forts...

Sète, c'est une ville qui n'est pas au garde-à-vous. Même si elle est en train de changer. Même si, à notre corps défendant, nous faisons partie du processus de gentrification. Nous avons d'abord invité des amis photographes en résidence. Maintenant, nous varions les plaisirs, avec tous les styles de la photographie documentaire. D'ailleurs, cette

année, avec Stéphane Couturier, Sète sera montrée d'un point de vue très plasticien.

La ville n'est pas responsable de notre situation précaire. Nous ne sommes pas une institution, nous n'avons pas de budget fixe ou important, nous partons à l'assaut des lieux comme si c'étaient des squats. Parfois, nous en sommes virés parce que d'autres projets se mettent en place. Maintenant, avec la Maison de l'image documentaire (MID), nous avons un lieu où travailler toute l'année. La dernière exposition a été vernaculaire : Pascal Granger vit à Sète et photographie la ville depuis des années. Au vernissage, il y a eu trois cents personnes : certaines ne seraient sans doute pas venues pour un autre thème, mais elles reviendront peut-être pour d'autres expositions.

ImageSingulières, c'est l'événement que les gens voient. Mais, en fait, tout part de l'association fondatrice, CétàVOIR, qui travaille toute l'année : le rôle social de la photographie y est central.

Au long cours, vous menez des projets locaux et nationaux...

Nous montons de grands projets en étant tout petits. Comme *La France vue d'ici*, avec Mediapart, qui a débouché sur un livre. Depuis la Datar (2), portée par l'État, aucune institution ne s'est lancée dans un tel travail, surtout sans fric ! Nous travaillons aussi avec la plateforme Tènk, issue des États généraux du film documentaire de Lussas, avec le Centre pour l'éducation aux médias et à l'information (Clémi).

Nous avons reçu des signes de reconnaissance, comme la commande publique du ministère de la Culture et de la Communication sur la jeunesse, *Jeunes Générations*. Mais c'est un *one shot*. Malgré le succès et la beauté des projets, la fatigue et l'amertume finissent par apparaître.

Vous êtes photographe et directeur artistique d'ImageSingulières. Quelle conséquence a cette double casquette ?

Je vois vite celui qui a été au charbon et celui qui a trucidé ! J'ai beaucoup moins de temps pour mon propre travail. Et puis j'ai vieilli : je ne réponds plus à des commandes. Je choisis, je travaille sur du long terme, je revisite mes propres archives. Maintenant, je cherche une forme très différente réunissant tout ce que j'ai appris en quarante ans. Déjantée et punchy : ma photographie, je la fais comme je vis. ●

Comme son titre le suggère, *L'Ailleurs de l'autre* est un (joli) défi à la géolocalisation et à l'uniformisation, bienvenu en ces temps de crispation identitaire. Élaboré en binôme par Aliénor Dauchez, plasticienne et metteuse en scène férue de musique contemporaine, et Geoffroy Jourdain, directeur artistique de l'ensemble vocal Les Cris de Paris, ce spectacle hybride – quelque part entre danse/performance et théâtre musical – est construit sur la réinterprétation d'une myriade de chants féminins.

Provenant d'enregistrements ethnomusicologiques du XX^e siècle, ces sons aux fonctions sociales variées ont été collectés en Amazonie, en Éthiopie, en Macédoine, en Centrafrique ou encore en Inde du Sud. Ils forment un paysage musical bigarré auquel s'ajoute une œuvre originale (*Pendulum*) de la compositrice allemande Hanna Eimermacher.

Situé dans un futur incertain, sans doute lointain, *L'Ailleurs de l'autre* met en scène six femmes qui découvrent ces documents sonores et s'attachent à leur redonner vie sans en connaître ni l'origine ni la signification. Déambulant sur le plateau, dont une partie est masquée par des structures métalliques, elles vont et viennent affublées d'accessoires

ou de vêtements souvent improbables. Elles peuvent ainsi se retrouver avec une caisse en bois vissée sur la tête, un cube en peluche accroché dans le dos, ou encore une planche encastrée au niveau du ventre.

Ainsi accoutrées, et parfois empêtrées, ces créatures chimériques exécutent en chantant divers rituels énigmatiques au fil de saynètes plus ou moins fantasmagoriques, teintées d'une douce étrangeté. Sous l'influence de Dada, entre autres possibles pères (très) spirituels, le tout évoque aussi bien un défilé de mode décalé qu'une procession sans Dieu ni tête.

S'il manque un peu de dynamique scénique au début, le spectacle, d'une grande ampleur musicale, gagne en relief petit à petit et atteint sa pleine résonance à la fin. Corps et visages peints à la façon de danseuses sacrées, les six protagonistes entonnent un ultime chant. Long murmure incantatoire, il passe d'abord de l'une à l'autre puis se propage au-delà, les interprètes quittant la scène pour s'immiscer dans la salle et le glisser d'un souffle léger aux spectateurs avant de disparaître.

Une superbe évocation de la transmission orale, qui clôt en beauté cette très singulière fable chorale. ●